

PANDEMIE, VIE DE L'ÉGLISE, QUELLES LEÇONS ?

CARDINAL MARIO GRECH : UNE INTERVIEW AVEC LE NOUVEAU SECRETAIRE DU SYNODE DES EVEQUES

Interview d'Antonio Spondaro sj et de Simone Sereni publié le 23 Octobre 2020 / <https://www.laciviltacattolica.com>



Mgr Mario Grech est le nouveau secrétaire général du Synode des évêques. Né à Malte en 1957, il a été nommé évêque de Gozo en 2005 par Benoît XVI. De 2013 à 2016, il a été président de la Conférence épiscopale de Malte. Le 2 octobre 2019, le pape François l'a nommé Pro-Secrétaire Général du Synode des évêques. À ce titre, il a participé au Synode sur l'Amazonie. L'expérience pastorale de Mgr Grech est vaste. Sa gentillesse et sa capacité à écouter les questions nous ont incités à avoir une conversation libre.

En partant de la situation de l'Église en période de pandémie - d'une ecclésiologie « en confinement » - et des défis importants qu'elle révèle pour aujourd'hui, nous sommes naturellement passés à des réflexions sur les sacrements, l'évangélisation, le sens de la fraternité humaine, et donc de la synodalité, que Monseigneur Grech considère comme étroitement liée. Une partie de l'entretien étant consacrée à la « petite église domestique », nous avons fait le choix d'une conversation menée conjointement par un prêtre et un laïc, marié et père de famille.

Mgr Grech, la période de pandémie que nous traversons encore, a forcé le monde entier à s'arrêter. La maison est devenue un lieu de refuge contre la contagion ; les rues se sont vidées. L'Église a été touchée par cette suspension de toute activité et les célébrations liturgiques publiques n'ont plus été autorisées. Quelles a été votre réflexion en tant qu'évêque, en tant que pasteur ?

Si nous prenons cela comme une opportunité, cela peut devenir un moment de renouveau. La pandémie a mis en lumière une certaine ignorance religieuse, une pauvreté spirituelle. Certains ont insisté sur la liberté de culte ou la liberté pour le culte, mais peu de choses ont été dites sur la liberté dans la manière de prier. Nous avons oublié la richesse et la variété des expériences qui nous aident à contempler le visage du Christ. Certains ont même dit que la vie de l'Église avait été interrompue ! Et c'est vraiment incroyable. Dans la situation qui a empêché la célébration des sacrements, nous n'avons pas réalisé qu'il y avait d'autres manières de faire l'expérience de Dieu.

Dans l'Évangile de Jean, Jésus dit à la Samaritaine : « L'heure vient où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem. [...] L'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car tels sont les adorateurs que le Père recherche » (Jean 4,21-23). La fidélité du disciple à Jésus ne peut être compromise par l'absence temporaire de liturgie et de sacrements. Le fait que de nombreux prêtres et laïcs soient entrés en crise parce que tout à coup nous nous sommes retrouvés dans la situation de ne pas pouvoir célébrer l'Eucharistie coram populo est en soi très significatif. Pendant la pandémie, un certain cléralisme est apparu, même via les réseaux sociaux. Nous avons été témoins d'un degré d'exhibitionnisme et de piétisme qui a plus à voir avec la magie qu'avec une expression de foi mature.

Alors quel défi pour aujourd'hui ?

Lorsque le temple de Jérusalem où Jésus a prié a été détruit, les Juifs et les Gentils, n'ayant pas de temple, se sont rassemblés autour de la table familiale et ont offert des sacrifices par leurs lèvres et par des prières de louange. Lorsqu'ils ne pouvaient plus suivre la tradition, les Juifs et les Chrétiens ont repris la loi et les prophètes et les ont réinterprétés d'une nouvelle manière. [1] C'est aussi le défi pour aujourd'hui.

Lorsqu'il a écrit sur la réforme dont l'Église avait besoin, Yves Congar a affirmé que la « mise à jour » souhaitée par le Concile devait aller jusqu'à la découverte d'une manière nouvelle d'être, de parler et de s'engager qui réponde au besoin d'un service évangélique total pour le monde. Au lieu de cela, de nombreuses initiatives pastorales de cette période ont été centrées sur la seule figure du prêtre. L'Église, en ce sens, semble trop cléricale et le ministère est contrôlé par des clercs. Même les laïcs sont souvent conditionnés par un modèle de cléralisme fort.

Le confinement que nous avons vécu, nous oblige à ouvrir les yeux sur la réalité que nous vivons dans nos églises. Il faut réfléchir, s'interroger sur la richesse des ministères laïcs dans l'Église, comprendre si, et comment ils se sont exprimés. A quoi sert une profession de foi, si cette même foi ne devient pas le levain qui transforme la pâte de la vie ?

Quels aspects de la vie de l'Église ont émergé de cette période contrastée ?

Nous avons découvert une nouvelle ecclésiologie, peut-être même une nouvelle théologie, et un nouveau ministère. Cela indique donc qu'il est temps de faire les choix nécessaires pour s'appuyer sur ce nouveau modèle de ministère. Ce serait un suicide si, après la pandémie, nous revenions aux mêmes modèles pastoraux que ceux que nous avons pratiqués jusqu'à présent. Nous dépensons une énergie énorme à essayer de convertir la société sécularisée, mais il est plus important de nous convertir nous-mêmes pour réaliser la conversion pastorale dont le pape François parle souvent.

Je trouve curieux que beaucoup de gens se soient plaints de ne pas pouvoir recevoir la communion et célébrer les funérailles à l'église, mais bien moins se sont inquiétés de savoir comment se réconcilier avec Dieu et son prochain, comment écouter et célébrer la Parole de Dieu et comment vivre une vie de service.

En ce qui concerne la Parole, nous devons donc espérer que cette crise, dont les effets nous accompagneront pendant longtemps, sera pour nous, en tant qu'Église, un moment opportun pour remettre l'Évangile au centre de notre vie et de notre ministère. Beaucoup sont encore « analphabètes de l'Évangile ».

À cet égard, vous avez déjà évoqué la question de la « pauvreté spirituelle » : quelle est sa nature et quelles sont, à votre avis, les causes les plus évidentes de cette pauvreté ?

Il est indéniable que l'Eucharistie est la source et le sommet de la vie chrétienne ou, comme d'autres préfèrent le dire, le sommet et la source de la vie même de l'Église et des fidèles [2] ; et il est également vrai que « la célébration liturgique [...] est l'action sacrée par excellence, et qu'aucune autre action de l'Église n'égale son efficacité au même degré » [3] ; mais l'Eucharistie n'est pas la seule possibilité pour le chrétien d'expérimenter le Mystère et de rencontrer le Seigneur Jésus. Paul VI l'a bien observé en écrivant que dans l'Eucharistie « la présence du Christ est « réelle » et non de façon exclusive, comme si les autres n'étaient pas « réelles ». » [4]

Par conséquent, il est préoccupant que quelqu'un se sente perdu en dehors du contexte eucharistique ou du culte, car cela montre une ignorance des autres façons de s'engager dans le Mystère. Cela indique non seulement qu'il existe un certain « analphabétisme spirituel », mais c'est la preuve de l'insuffisance de la pratique pastorale actuelle. Il est très probable que dans un passé récent, notre activité pastorale a cherché à conduire aux sacrements et non à conduire - à travers les sacrements - à la vie chrétienne.

La pauvreté spirituelle et l'absence d'une vraie rencontre avec l'Évangile ont de nombreuses implications...

Certainement. Et on ne peut pas vraiment rencontrer Jésus sans s'engager à l'égard de sa Parole. Concernant le service, voici une réflexion : ces médecins et infirmières qui ont risqué leur vie pour rester proches des malades n'ont-ils pas transformé les salles d'hôpital en « cathédrales » ? Le service aux autres dans leur travail quotidien, en proie aux exigences de l'urgence sanitaire, était pour les chrétiens un moyen efficace d'exprimer leur foi, de refléter une Église présente dans le monde d'aujourd'hui, et non plus une « Église de sacristie », absente des rues, ou se satisfaisant de projeter la sacristie dans la rue.

Ainsi, ce service peut-il être un moyen d'évangélisation ?

La fraction du pain eucharistique et de la Parole ne peut se faire sans rompre le pain avec ceux qui n'en ont pas. C'est cela la diaconie. Les pauvres sont théologiquement le visage du Christ. Sans les pauvres, on perd le contact avec la réalité. Ainsi, tout comme un lieu de prière dans la paroisse est nécessaire, la présence de la cuisine pour la soupe, au sens large du terme, est importante. La diaconie ou le service d'évangélisation là où il y a des besoins sociaux est une dimension constitutive de l'être de l'Église, de sa mission.

De même que l'Église est missionnaire par nature, c'est de cette nature missionnaire que découle la charité pour notre prochain, la compassion, qui est capable de comprendre, d'aider et de promouvoir les autres. La meilleure façon de faire l'expérience de l'amour chrétien est le ministère du service. Beaucoup de gens sont attirés par l'Église non pas parce qu'ils ont participé à des cours de catéchisme, mais parce qu'ils ont participé à une expérience significative de service. Et cette voie d'évangélisation est fondamentale dans l'ère actuelle de changement, comme le Saint-Père l'a observé dans son discours à la Curie en 2019 : « Nous ne sommes plus en régime de chrétienté. »

La foi, en fait, n'est plus une condition préalable évidente pour vivre ensemble. Le manque de foi, ou plus clairement la mort de Dieu, est une autre forme de pandémie qui fait mourir des gens. Je me souviens de la déclaration paradoxale de Dostoïevski dans sa Lettre à Fonvizin : « Si quelqu'un me montrait que le Christ est en dehors de la vérité et qu'il s'avère effectivement que la vérité est en dehors du Christ, je préférerais rester avec le Christ plutôt qu'avec la vérité. » Le service rend manifeste la vérité propre au Christ.

La fraction du pain à la maison pendant le confinement a finalement mis en lumière la vie eucharistique et ecclésiale vécue dans la vie quotidienne de nombreuses familles. Pouvons-nous dire que le foyer est redevenu Église, y compris « église » au sens liturgique ?

Cela m'a semblé très clair. Et ceux qui, pendant cette période où la famille n'a pas eu l'opportunité de participer à l'Eucharistie, n'ont pas saisi l'occasion d'aider les familles à développer leur propre potentiel, ont raté une occasion en or. D'un autre côté, il y a eu des familles qui, en cette période de restrictions, se sont révélées, de leur propre initiative, « créatives dans l'amour ». Cela inclut la manière dont les parents accompagnent leurs jeunes

dans des formes de scolarisation à domicile, l'aide offerte aux personnes âgées, la lutte contre la solitude, la création d'espaces de prière et la disponibilité aux plus pauvres. Que la grâce du Seigneur multiplie ces beaux exemples et redécouvre la beauté de la vocation et des charismes cachés dans toutes les familles.

Vous avez parlé plus tôt d'une « nouvelle ecclésiologie » qui émerge de l'expérience forcée du confinement. Que suggère cette redécouverte de la maison ?

Cela suggère que l'avenir de l'Église est ici, à savoir, dans la réhabilitation de l'Église domestique et en lui donnant plus d'espace, une Église-famille composée d'un certain nombre de familles-Église. Telle est la prémisse valide de la nouvelle évangélisation, qui nous semble si nécessaire entre nous. Nous devons vivre l'Église au sein de nos familles. Il n'y a pas de comparaison entre l'Église institutionnelle et l'Église domestique. La grande Église communautaire est composée de petites Églises qui se rassemblent dans des maisons. Si l'Église domestique échoue, l'Église ne peut pas exister. S'il n'y a pas d'Église domestique, l'Église n'a pas d'avenir ! L'Église domestique est la clé qui ouvre des horizons d'espérance !

Dans les Actes des Apôtres, nous trouvons une description détaillée de l'Église domestique, la domus ecclesiae : « Jour après jour, alors qu'ils passaient beaucoup de temps ensemble dans le temple, ils rompaient le pain à la maison et mangeaient leur nourriture avec un cœur heureux et généreux » (Actes 2,46). Dans l'Ancien Testament, la maison familiale était le lieu où Dieu se révélait et où la célébration la plus solennelle de la foi juive, la Pâque, était célébrée. Dans le Nouveau Testament, l'Incarnation a eu lieu dans une maison, le Magnificat et le Benedictus ont été chantés dans une maison, la première Eucharistie a eu lieu dans une maison, de même que l'envoi du Saint-Esprit à la Pentecôte. Au cours des deux premiers siècles, l'Église se réunissait toujours dans la maison familiale.

Récemment, l'expression « petite église domestique » a souvent été utilisée avec une note réductrice, peut-être involontairement... Cette expression aurait-elle pu contribuer à affaiblir la dimension ecclésiale du foyer et de la famille, si facilement comprise par tous, et qui nous paraît aujourd'hui si évidente ?

Nous en sommes peut-être à ce stade à cause du cléricisme, qui est l'une des perversions de la vie sacerdotale et de l'Église, malgré le fait que le Concile Vatican II ait restauré la notion de famille comme « Église domestique » [5] en développant l'enseignement sur le sacerdoce commun. [6] Dernièrement, j'ai lu cette explication précise dans un article sur la famille. La théologie et la valeur de la pastorale dans la famille vue comme Église domestique ont pris un tournant négatif au IV^e siècle, avec la sacralisation des prêtres et des évêques, au détriment du sacerdoce commun du baptême, qui commençait à perdre de sa valeur. Plus l'institutionnalisation de l'Église

progressait, plus la nature et le charisme de la famille en tant qu'Église domestique diminuait. Ce n'est pas la famille qui est subsidiaire à l'Église, mais c'est l'Église qui doit être subsidiaire à la famille. Dans la mesure où la famille est la structure fondamentale et permanente de l'Église, il convient de lui redonner une dimension sacrée et cultuelle, la *domus ecclesiae*. Saint Augustin et Saint Jean Chrysostome enseignent, dans le sillage du judaïsme, que la famille doit être un milieu où la foi peut être célébrée, méditée et vécue. Il est du devoir de la communauté paroissiale d'aider la famille à être une école de catéchèse et un espace liturgique où le pain peut être rompu sur la table de la cuisine.

Qui sont les ministres de cette « Église-famille » ?

Pour saint Paul VI, le sacerdoce commun est vécu de manière éminente par les époux, armés de la grâce du sacrement du mariage [7]. Les parents, donc, en vertu de ce sacrement, sont aussi les « ministres du culte », qui, pendant la liturgie domestique rompent le pain de la Parole, prient avec elle et transmettent la foi à leurs enfants. Le travail des catéchistes est valable, mais il ne peut remplacer le ministère de la famille. La liturgie familiale elle-même initie les membres à participer plus activement et consciemment à la liturgie de la communauté paroissiale. Tout cela permet de faire la transition de la liturgie avec un clerc à la liturgie familiale.

Au-delà de l'espace strictement domestique, croyez-vous que la spécificité de ce « ministère » de la famille, des époux et de la relation conjugale peut et doit aussi avoir une importance prophétique et missionnaire pour toute l'Église ainsi que pour le monde ? Sous quelles formes, par exemple ?

Bien que pendant des décennies, l'Église ait réaffirmé que la famille est la source de l'action pastorale, je crains qu'à bien des égards, cela ne soit maintenant devenu simplement une partie de la rhétorique de la pastorale familiale. Beaucoup ne sont toujours pas convaincus du charisme évangéliste de la famille ; ils ne croient pas que la famille a une « créativité missionnaire ». Il y a beaucoup à découvrir et à intégrer. J'ai personnellement vécu une expérience très stimulante dans mon diocèse avec la participation des couples et des familles à la pastorale familiale. Certains couples ont participé à la préparation du mariage ; d'autres accompagnaient les jeunes mariés au cours des cinq premières années de leur mariage (8).

Les familles « sont appelées à poser leur marque dans la société, trouvant d'autres expressions de fécondité qui prolongent en quelque sorte l'amour qui les soutient. » [9] Un résumé de tout cela se trouve dans le Document final du Synode des Évêques sur la Famille, où les Pères synodaux écrivaient : « La famille se constitue ainsi comme sujet de l'action pastorale à travers l'annonce explicite de l'Évangile et l'héritage de multiples formes de témoignage : solidarité avec les pauvres, ouverture à la diversité des personnes, soin de la création, solidarité morale et matérielle avec les autres

familles, en particulier les plus nécessiteuses, engagement pour la promotion du bien commun à travers la transformation de structures sociales injustes, à partir du territoire dans lequel il vit, en pratiquant des œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle. » [10]

Revenons maintenant à considérer un horizon plus large. Le virus ne connaît pas de barrières. Si des égoïsmes individuels et nationaux sont apparus, il est vrai qu'il est clair aujourd'hui que sur Terre nous vivons une fraternité humaine fondamentale.

Cette pandémie doit nous conduire à une nouvelle compréhension de la société contemporaine et nous permettre de discerner une nouvelle vision de l'Église. On dit que l'histoire est un professeur qui n'a souvent pas d'élèves ! Précisément à cause de notre égoïsme et de notre individualisme, nous avons une mémoire sélective. Non seulement nous effaçons de notre mémoire les difficultés que nous causons, mais nous sommes également capables d'oublier nos voisins. Par exemple, dans cette pandémie, les considérations économiques et financières ont souvent pris le pas sur le bien commun. Dans nos pays occidentaux, bien que nous soyons fiers de vivre en régime démocratique, en pratique tout est conduit par ceux qui possèdent le pouvoir politique ou économique. Au lieu de cela, nous devons redécouvrir la fraternité. Si l'on assume la responsabilité liée au Synode des Évêques, je pense que synodalité et fraternité sont deux termes qui se s'appellent mutuellement.

Dans quel sens ? La synodalité est-elle également proposée à la société civile ?

Une caractéristique essentielle du processus synodal dans l'Église est le dialogue fraternel. Dans son discours au début du Synode sur les jeunes, le Pape François a déclaré : « Le Synode doit être un exercice de dialogue avant tout entre ceux d'entre vous qui y participent. » [11] Et le premier fruit de ce dialogue est que chacun s'ouvre à la nouveauté, au changement d'opinion, à se réjouir de ce que disent les autres. » [12] Par ailleurs, au début de l'Assemblée spéciale du Synode pour l'Amazonie, le Saint-Père a fait référence à la « fraternité mystique » [13] et a souligné l'importance d'une atmosphère fraternelle parmi les pères synodaux, « en gardant la fraternité qui doit exister ici » [14] et non la confrontation. À une époque comme la nôtre, où l'on assiste à des revendications excessives de souveraineté des États et à un retour d'une approche de classes, les sujets sociaux pourraient réévaluer cette approche « synodale », ce qui faciliterait une voie de rapprochement et une vision coopérative. Comme le soutient Christoph Theobald, ce « dialogue fraternel » peut ouvrir une voie pour surmonter la « lutte entre intérêts compétitifs » : « Seul un sentiment réel et quasi-physique de « fraternité » peut permettre de surmonter la lutte sociale et de donner accès à une compréhension et une cohésion, certes fragiles et temporaires. L'autorité se transforme ici en « autorité de fraternité » ; une transformation qui suppose une autorité

fraternelle, capable de susciter, par interaction, le sentiment évangélique de fraternité - ou “ l'esprit de fraternité ”, selon le premier article de la Déclaration universelle des droits de l'homme - alors que les tempêtes de l'histoire risquent de le balayer. » [15]

Dans ce cadre social, les paroles clairvoyantes du Saint-Père résonnent fortement lorsqu'il a dit qu'une Église synodale est comme une bannière levée parmi les nations dans un monde qui appelle à la participation, à la solidarité et à la transparence dans l'administration des affaires publiques, mais qui au contraire place souvent le sort de tant de gens entre les mains avides de groupes au pouvoir étroit. Dans le cadre d'une Église synodale qui « marche ensemble » avec les hommes et les femmes et participe aux travaux de l'histoire, nous devons cultiver le rêve de redécouvrir la dignité inviolable des peuples et la fonction de service de l'autorité. Cela nous aidera à vivre d'une manière plus fraternelle et à construire un monde, pour ceux qui viendront après nous, qui soit plus beau et plus digne de l'humanité. [16]

DOI: La Civiltà Cattolica, En. Ed. Vol. 4, no. 10 art. 7, 1020: 10.32009/22072446.1020.7

[1]. See T. Halik, “Questo è il momento per prendere il largo”, in *Avvenire*, April 5, 2020, 28.

[2]. See Vatican Ecumenical Council II, Constitution Sacrosanctum Concilium (SC), No. 10, December 4, 1963.

[3]. SC 7.

[4]. Paul VI, Encyclical Letter *Mysterium Fidei*, No. 40, September 3, 1965.

[5]. Second Vatican Ecumenical Council, Constitution *Lumen Gentium* (LG), No. 11; Decree *Apostolicam Actuositatem* (AA), No. 11.

[6]. See LG 10.

[7]. Paul VI, General Audience, August 11, 1976.

[8]. Francis, General Audience, September 16, 2015.

[9]. Id., Post-Synodal Apostolic Exhortation *Amoris laetitia*, No. 181, March 19, 2016.

[10]. Final Report of the Synod of Bishops, October 24, 2015.

[11]. Francis, Address at the beginning of the Synod dedicated to young people, October 3, 2018.

[12]. See *ibid.*

[13]. Id., Apostolic Exhortation *Evangelii Gaudium*, No. 92, November 24, 2013.

[14]. Id., Greeting at the opening of the Special Assembly of the Synod of Bishops for the Pan-Amazonian Region, October 7, 2019.

[15]. C. Theobald, Dialogue and Authority between Society and Church, proslusion at the *Dies academicus* of the Theological Faculty of Triveneto (www.fttr.it/wp-content/uploads/2018/11/THEOBALD-prolusione-dies-Fttr-22-11-2018.pdf), November 22, 2018.

[16]. Cf. Francis, Address for the 50th Anniversary of the Institution of the Synod of Bishops, October 17, 2015.